



---

## La dévotion du Rosaire

---

Un des reproches que l'on fait le plus volontiers au catholicisme, et parfois au nom de la religion elle-même, c'est de comprimer la vie intérieure, de l'atrophier et finalement de l'anéantir, en l'enveloppant d'une multitude de rites extérieurs, en l'obscurcissant d'un nuage épais de dévotions ou de pratiques cultuelles, dont on n'aperçoit pas tout de suite la raison d'être.

Et très certainement lorsqu'on nous adresse ce reproche, s'il est une dévotion à laquelle on songe, c'est la dévotion du Rosaire.

Pourquoi, sinon parce qu'à la regarder superficiellement et du dehors, elle apparaît comme la moins *intelligente*, et donc la plus *puérile* de toutes les dévotions.

Il n'est même pas rare de voir des catholiques envisager la dévotion du Rosaire comme une dévotion d'enfants, capable tout au plus de favoriser la piété sentimentale et routinière de quelques femmes, mais en tout cas indigne d'être pratiquée par des hommes.

Songez donc ! des hommes ! c'est-à-dire des intelligences faites pour se nourrir des pensées les plus élevées, condescendre à chuchoter des *Ave Maria* ! Des hommes ! c'est-à-dire encore des volontés créées pour s'appliquer aux grandes choses, aux actions d'éclat, circonscrire leur activité à l'égrènement obscur d'un chapelet !

N'y a-t-il pas là vraiment de quoi compromettre la dignité humaine et, aux yeux de ceux qui s'en font une idée haute, ou s'emploient par tous les

---

moyens à la dénigrer, n'y a-t-il pas là de quoi compromettre la religion elle-même ?

Car s'il est indubitable que la religion doive être avant tout une œuvre de l'âme, une vie intérieure ; si, comme l'a dit et répété Notre-Seigneur, le temps est venu d'adorer le Père en esprit et en vérité, à quoi bon dès lors — qu'on me passe le mot, il est courant, — ces mômeries extérieures, ces déroulements continus de chapelet ?

Telle est, condensée en quelques mots, la grande objection contre la dévotion du Rosaire. Je crois ne l'avoir ni exagérée ni diminuée. Sans doute ceux qui la font ne la formulent pas toujours d'une façon aussi brutale. Elle apparaît dans une attitude, s'incarne dans un geste, se glisse dans un sourire, se cache sous une plaisanterie. Mais pour être plus fines, plus délicates, ces formes dont on l'habille n'en sont souvent que plus perfides, et plus dangereuses.

Ayant soulevé l'objection, je voudrais ici-même, en quelques mots, esquisser une réponse que voici : *la dévotion du Rosaire, bien comprise, est la plus intelligente des dévotions.*

Pour le prouver je commencerai par dire en quoi consiste véritablement le Rosaire ; j'indiquerai ensuite comment il faut s'en servir.

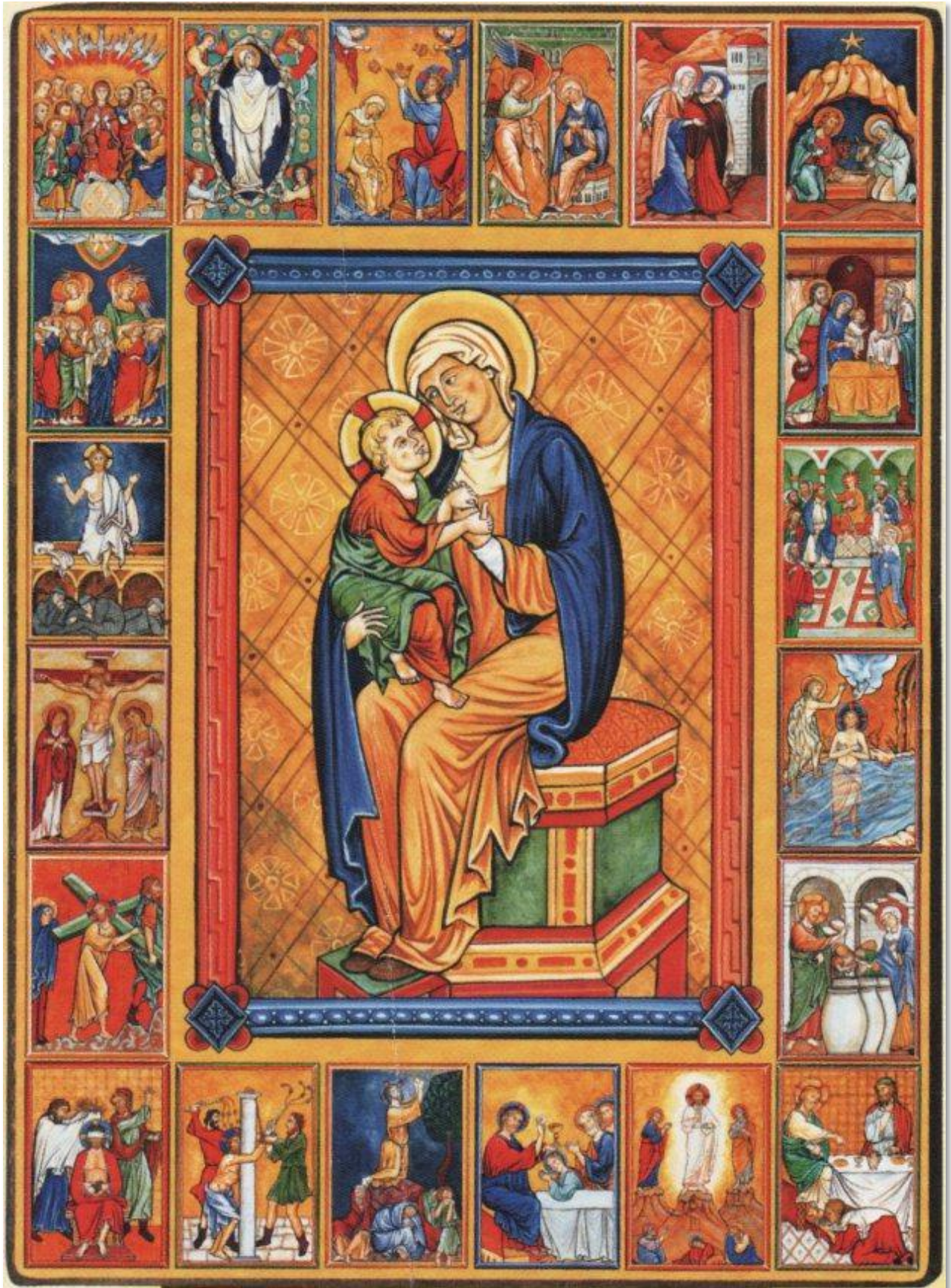
- | -

S'il est vrai que la foi, loin d'être l'abnégation de la raison enchaînée par une servitude incompréhensible, n'est au contraire que la dilatation à l'infini de ses clartés, une vue de toutes choses sous un horizon plus étendu et une lumière plus pénétrante ; s'il est vrai encore que la foi nous dise le dernier mot sur le monde, sur notre destinée, sur Dieu ; s'il est vrai enfin que la foi, à l'encontre de la raison, donne une solution satisfaisante aux problèmes les plus angoissants que puisse se poser l'esprit humain, on comprendra sans peine que, de toutes les dévotions, la plus intelligente sera celle qui est de nature à favoriser l'expansion de cette foi.

Or telle est précisément la dévotion du Rosaire, quand on la comprend bien, je veux dire, quand, au lieu de l'envisager seulement par son petit côté, le côté extérieur, on pénètre son grand côté, le côté intérieur ; quand, au lieu de s'arrêter à l'écorce, on va jusqu'à la moelle.

L'écorce ici, c'est le chapelet, qu'il soit de bois, de nacre ou d'argent, peu importe ; l'écorce, c'est encore la récitation verbale des *Pater* et des *Ave*.





Et la moelle, où est-elle ? Ce sont les mystères que le Rosaire, à chacune de ses dizaines, propose à nos méditations. Des mystères, qu'est-ce à dire, sinon *l'objet même de notre foi* ?

Ces mystères, dans le Rosaire, forment trois séries savamment ordonnées, dont chacune a pour centre l'un des grands dogmes qui servent d'assises au catholicisme.

La première série, dite des mystères joyeux, a pour centre le mystère de l'Incarnation, et se déroule à partir du jour où cette grande nouvelle est annoncée à une humble vierge par l'intermédiaire d'un ange, jusqu'au premier jour du ministère public de Jésus-Christ dans le temple.

La seconde série, dite des mystères douloureux, a pour centre le mystère de la Rédemption. Elle commence au Jardin des Oliviers pour finir sur le Calvaire, en passant par toutes les tortures de la flagellation, du couronnement d'épines et du crucifiement.

La troisième série, dite des mystères glorieux, a pour centre le mystère de la Résurrection ; elle va de la mise au tombeau du divin Crucifié jusqu'au couronnement de sa sainte Mère dans le ciel.

Il est clair que si nous employons le temps d'égrener les quinze dizaines de notre rosaire à méditer sur ces grandes vérités de notre foi, à suivre pour ainsi dire pas à pas cette magnifique épopée chrétienne ; si nous nous essayons à en mesurer la portée, à en deviner la splendeur, à en contempler l'harmonie, alors nous ne serons plus tentés de soutenir que le Rosaire est une dévotion d'enfants.

Oh ! sans doute le Rosaire est une dévotion d'enfants en ce sens que même un enfant peut s'en servir et en tirer profit. C'est même là ce qu'il y a de merveilleux dans les moyens mis par Dieu à notre disposition pour l'atteindre : tout le monde peut les utiliser avec fruit, depuis l'enfant qui commence à peine de parler jusqu'aux adultes les plus pénétrés de leur sagesse.

Mais je soutiens en particulier au sujet du Rosaire que c'est surtout une dévotion d'âmes mûres, d'intelligences éclairées, de volontés ardentes. Car, encore une fois, si le monde de la foi est un monde réel et supérieur au monde de la raison, et si le Rosaire n'a pas d'autre but que de nous y faire pénétrer, de nous y ramener sans cesse, en remettant continuellement devant nos yeux les vérités divines qui en sont à la fois la substance et la parure, qui donc, mieux qu'une âme d'élite, pourra utiliser une pareille dévotion ?

Croyons-nous ou ne croyons-nous pas que Dieu s'est incarné dans la personne de Jésus-Christ ? croyons-nous ou ne croyons-nous pas que ce même Jésus-Christ est mort sur un gibet pour nous racheter ?



croyons-nous enfin ou ne croyons-nous pas qu'après trois jours accordés à la mort il est ressuscité ? Voilà tout le problème religieux ; il n'y en a pas d'autre.

Eh ! bien, si nous le croyons — et notre foi nous y oblige — il faut convenir que ce problème est admirablement posé dans la dévotion du Rosaire dont tout l'objet est de le replacer sans cesse devant nos yeux et de nous faire pénétrer peu à peu sa solution.

A ce point de vue, la dévotion du Rosaire est donc bien la plus intelligente de toutes les dévotions.

Mais pour que cette dévotion porte ses fruits, il y a une méthode à suivre, dont il faut dire un mot.

## II

Si, par exemple, nous nous imaginions — et il n'y en a que trop, hélas ! qui se l'imaginent — qu'il suffit d'avoir parcouru du bout des doigts notre chapelet et récité du bout des lèvres cent cinquante *Ave Maria* pour avoir le droit de nous dire une âme « dévote » et prétendre pratiquer la religion du Christ « en esprit et en vérité » ; si cela surtout n'avait d'autre résultat que de ramener notre vie chrétienne de l'intérieur à l'extérieur, des profondeurs de l'âme à la surface, je serais le premier à conseiller de passer outre à cette dévotion et de nous en tenir au strict nécessaire, de chercher ailleurs une pâture plus substantielle à notre âme.

Cette méthode extérieure, toute en surface, disons le mot, ce bavardage spirituel est la méthode des Tibétains. A en croire les missionnaires qui évangélisent les contrées où ils habitent, ces monomanes de la prière passent leur temps à débiter des formules pieuses : plus ils ont, entre leurs maigres doigts, déroulé de grains de coco, plus ils croient avoir contenté leurs idoles.

Ai-je besoin de rappeler ici que nous ne sommes pas des Tibétains et que notre Dieu n'est pas une idole ? Notre Dieu est esprit et vie, et la prière par laquelle nous entretenons avec lui des relations, doit aussi être esprit et vie.

Aussi bien n'est-ce pas seulement avec les lèvres, machinalement, qu'il nous faut réciter le Rosaire pour en tirer des fruits de vie. La méthode à suivre est beaucoup plus profonde que cela ; elle exige l'emploi de toutes les forces vives dont nous disposons, d'intelligence et de cœur.

Or la première chose qui frappe l'intelligence, comme je l'indiquais tout à l'heure, lorsque l'on considère les moyens mis par Dieu à notre

disposition pour l'atteindre et converser avec lui, c'est leur peu d'apparence extérieure, leur simplicité, leur petitesse. Si un philosophe avait fabriqué de toutes pièces le dogme catholique, croit-on que pour faciliter sa diffusion, pour le faire accepter et aimer, il eût inventé le Rosaire ? Il eût écrit de gros volumes accessibles seulement à une élite. Pour saisir le rapport qui existe entre le monde ineffable de la foi et cette pauvre petite dévotion du Rosaire, il fallait plus que le regard et la puissance d'un philosophe ; il fallait le regard et la toute-puissance d'un Dieu.

C'est de rien que Dieu a fait le monde de la nature ; c'est avec des « riens » qu'il crée pour nous, pour chacun d'entre nous, le monde incomparablement plus beau de la foi. Le « rien » à l'origine des choses, voilà la marque de fabrique de Dieu, signe indiscutable de sa toute-puissance.

Dès que l'on a compris cela, on peut se mettre à réciter le Rosaire et à en méditer les mystères ; car on a saisi la vraie méthode. Cette méthode consiste d'abord à se mettre humblement à l'école de Dieu, à écouter sa voix qui, pendant que les lèvres récitent les *Pater* et les *Ave*, parle au-dedans de nous ; à se faire, en un mot, tout petit enfant et ignorant en sa présence. Car lorsqu'il s'agit de connaître Dieu, il n'y a pas de sagesse humaine qui tienne ; les plus sages en seront toujours à l'a, b, c. C'est de Dieu seul, comme d'un soleil éclatant, que rayonne en nous la lumière. Puis cette attitude prise une fois pour toutes, il faut laisser parler son propre cœur, lui donner le temps de s'extasier, de s'échauffer au rayonnement de ces vérités divines que le Rosaire nous rappelle, et d'en tirer des conclusions pour la vie pratique. Alors notre vie ne sera pas quelconque ; elle n'ira pas à l'aventure, partout où la poussent les vents du caprice et des passions. Ce sera une vie lumineuse et féconde, parce que tout imprégnée de foi et de charité ; ce sera un rosaire vivant perpétuel dont les plus humbles actes de nos journées contribueront, à former les dizaines.

Surtout ne nous laissons pas impressionner ni rebuté par les obscurités et les difficultés du début. Le monde de la foi est ainsi fait que, pour y pénétrer, pour sentir l'intelligence s'y dilater à l'aise et le cœur s'y réchauffer comme il faut, il est nécessaire de traverser le tunnel qui y conduit. Ce n'est qu'après avoir marché quelque temps et comme à tâtons dans les ténèbres, tendant humblement la main à Dieu qui nous appelle, pour ne point trébucher ; nous orientant au son de sa voix pour ne point nous égarer, que nos yeux s'ouvriront enfin à la lumière dont Il aime à éblouir ceux qui le cherchent en toute simplicité. Cherchons donc et nous trouverons ; frappons et l'on nous ouvrira.

Fr. M.-G. GILLET, O. P.

